

LA DINDE DE THANKSGIVING



*Sandy
Rivi*

Sandy Rivi

La Dinde de Thanksgiving

© Sandy Rivi, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2102-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les États-Unis

Partie 1

Ma terre était celle de la gastronomie : des croissants et du café, des sablés bretons et des calissons, des éclairs et des Paris-Brest, des baguettes et des pains aux raisins..., pour manger à toute heure de la journée, les petits creux et autres moments de plaisir. De l'aligot et du pot au feu, des tomates farcies et de la blanquette de veau, du hachis Parmentier et de la tartiflette, de la quiche Lorraine et de la bouillabaisse, de la choucroute garnie et du gratin dauphinois, de la fondue Bourguignonne et de la ratatouille, de la brandade de morue et du cassoulet... Du foie gras cuit, demi-cuit, poêlé et rayé d'un coulis de fruits rouge, du cochon de lait grillé rôti à la broche, de la raclette, du magret de canard, du gigot d'agneau avec ses flageolets, un soufflé au fromage rond doré et blond comme les blés... Pour faire exploser les papilles les dimanches et jours de fête. Pour les autres jours, aussi. Au bon vouloir des vivants qui se délectent de la vie terrestre. Et moi, j'avais été baignée dans cette culture gastronomique que tout un chacun qualifiait d'extraordinaire. J'avais appris à vivre en osmose avec ce savoir culinaire et j'arborais fièrement ce drapeau dans tous les endroits du globe où mes pas me menaient au gré des rencontres, des découvertes et de la vie.

Il arrivait quelquefois qu'autour d'une table, on y allât de grand cœur. Les français savaient défendre les mets succulents que l'hexagone avait su engendrer au fil des siècles mieux que personne. Certains pays voisins et autres continents en prenaient pour leur grade. Aucun n'égalait la grandeur de la *French touch*. Au beau milieu de ce blabla patriotique, malgré mon affection pour cet honorable

étalage de mets délicieux, je ne manquais jamais d'y mêler mon grain de sel. Non par défi ou pour embêter mon monde mais bien poussée par ma curiosité pour la nouveauté.

— J'aimerais bien, moi, aller aux États Unis.

— Tu es malade ? Tu sais ce que tu vas bouffer là-bas ? Parce qu'à ce stade-là, on ne parle plus de cuisine mais de bouffe !

— Juste par curiosité, répondis-je en haussant les épaules.

L'œil du cyclone s'abattit sur moi.

— Non mais tu plaisantes ? Tu n'as aucune conscience ? Tu n'as jamais entendu parler du bœuf aux hormones ? Tu sais ce qu'ils font subir aux animaux ? Ils leur administrent des stimulants de croissance pour augmenter le rendement de la viande ou du lait. Tu trouves ça naturel ?

Devant ma tête d'ahurie, mon interlocuteur se rendit bien compte que j'étais incapable d'argumenter. Il est vrai que je ne m'attendais pas à pareil tsunami. Tout ça juste pour de la curiosité. Simplement parce que j'étais avide de savoir ce qu'il se passait de l'autre côté de l'Atlantique. Ni plus ni moins. Les exemples pleuvaient :

— Et le transgénique ? Tu sais ce que c'est que le transgénique ?

— Euh... bafouillai-je, surprise encore par la vigueur de ces propos.

— On a modifié le patrimoine génétique d'un organisme vivant, éructa la voix. Tu trouves ça normal ?

Non, je ne trouvais pas normal que mon interlocuteur pût établir des questions et leurs réponses sans mon aval. Je n'étais pas une cruche, j'avais été simplement prise au dépourvu par l'argumentaire musclé d'un personnage se sentant farouchement investi dans la défense d'une cuisine de qualité et hautement patriotique. Je repris soudainement mes esprits et lui demandai poliment de se taire :

— Il n'y a rien de mal à traverser les frontières et à découvrir d'autres cultures. Chacun fait ce qu'il veut, non ?

Qu'est-ce que j'avais fait ? L'énervé, emporté par sa fièvre et rouge comme un

bœuf écorché, qui n'avait rien compris de mon message renchérit :

— Et les burgers avec leurs *potatoes*, de tu-sais-qui, préparés avec des huiles à frire, des pains et des sauces qui contiennent des produits pas très catholiques aux noms imprononçables, tu en fais quoi ? Tu acceptes de manger n'importe quoi et de t'empoisonner ? Et de surcroît d'engraisser une industrie qui se moque ouvertement de la santé des gens ? Allons ! Rien ne vaut un bon steak avec de la charolaise ou une limousine et que sais-je encore... Des frites et une petite sauce maison. Il n'y a que ça de vrai.

— Je suis allée en Angleterre, osai-je ajouter. Pour des vacances, affirmai-je lentement et avec aplomb. Avec ce petit côté frondeur que j'ai parfois, juste pour narguer les imbéciles.

— Tu es un cas désespéré.

Soudain, il se tut. Il se racla la gorge et ajouta en détachant les mots :

— Je vais te révéler un secret : si tu étais élevée au pays des hormones et du transgénique, tu finirais gaga. Tu entends ? Ga-ga. Ils sont en train de s'automutiler !

Bon d'accord, l'espérance de vie aux États Unis était moindre qu'en France. On avait plus de quatre ans d'écart. Mais quatre ans, c'est quoi comparé à une vie entière ? J'étais certainement plus fatiguée de l'intransigeance de mon interlocuteur qu'ennuyée par un tout petit écart d'âge. Je n'osai lui mentionner que son cas était sûrement tout aussi désespéré que le mien en écoutant le ton réquisitoire qu'il avait utilisé. N'était-il pas gaga lui aussi de proférer de pareilles ignominies ?

J'aurais pu m'en tenir à ses derniers propos et lâcher du lest. Mais me cracher à la gueule que j'étais un cas désespéré alors que je n'affichais tout bonnement qu'un peu de curiosité pour la culture de mes congénères américains se révélait d'une outrecuidance telle que je rongai mon frein juste le temps d'ordonner mes idées. Il fallait l'attaquer en terrain connu car il était clair que je ne possédais pas assez d'éléments techniques et scientifiques pour contrer ses attaques. J'avais entendu comme tout un chacun parler du maïs transgénique et des hormones

mais je n'avais jamais vraiment ressenti le besoin d'approfondir le sujet. C'est ainsi que je répliquai nonchalamment :

— Pour remettre l'église au milieu du village, et si on parlait des aliments qui puent la mort ? Bien français eux ? Les andouillettes qui sentent le caca ? Des toilettes qui n'auraient pas été nettoyées depuis quelques mois ? Tu crois que c'est sain de vouloir faire avaler à ses congénères des saloperies pareilles ? Qui a envie de manger des intestins ? Quel être normalement constitué se lèche les babines à l'évocation de ce simple mot « andouillettes » ? Ah oui ! On vous prend bien pour des andouilles. On vous fait acheter n'importe quoi. Rien à dire là-dessus. Et pour bien couillonner le monde, vas-y que je rajoute des épices, des condiments, des aromates et du vin. Mais l'odeur ne change pas, ça renifle le caca. Point. Vous avez le nez bouché ou quoi ? Et ça ne s'arrête pas là ! Parce que je peux faire une liste ! Les tripes ? On en parle aussi des tripes ? Moi, je ne mange pas d'estomac de qui que ce soit. Que ce soit avec des carottes, du thym ou je ne sais quoi d'autre. Ni de cervelle visqueuse d'ailleurs, pouah ! C'est dégoûtant. Et après, on ira critiquer les américains ou toute autre nationalité qui ne respecterait pas les aliments naturels ? Qui empoisonne qui ? Je vous le demande. Il n'y a pas assez de nourriture dans les étalages pour aller jusqu'à se rassasier ou se délecter d'abats ? Vous me faites rire à toujours regarder ce qui ne va pas chez Machin Bidule. Vous aimez bien pourtant vous regarder le nombril ! Eh bien ! Vous ne devriez pas le regarder d'un peu plus près pour regarder ce qui cloche chez vous ? Je rajouterai que je préfère mille fois le fumet des *hamburgers* et des *potatoes* rondes et dorées aux aliments qui puent la mort. Je vous abandonne largement nos plats nationaux d'une autre époque à la faveur du *fastfood* américain. Merci et sans rancune. Chacun son chemin. Dieu me pardonnera.

Le temps s'était soudain suspendu comme si j'avais répandu des propos d'une teneur indiscutable. Il ne fallait pas me chercher des poux. Ni anéantir mes rêves d'ailleurs. J'étais bien décidée à faire mon expérience et ne pas écouter les qu'en dira-t-on qui ne sont finalement que des opinions personnelles lamentablement

copiées. Par fainéantise ou par bêtise, je n'en sais rien.

Nous créons, toujours. Ça commence par les rêves. La vision de quelque chose qui habite notre futur. Ainsi va la Vie. Je ne pense pas que qui que ce soit ne puisse avoir de rêves. Nous formons tous des projets. La seule différence qui existe entre ceux qui les portent jusqu'au terminus et les autres, c'est la foi. La foi que l'on peut tout et que rien ne peut nous entraver lorsque nous sommes lancés sur les rails. Car les trains arrivent toujours dans les gares. Même avec du retard. Il suffit de monter dans un wagon.

Quelque temps après cette discussion animée sur la nourriture, je me réveillai par une belle et chaude journée d'été dans le sud des États unis. Tout était allé très vite. J'avais gagné mon visa J1. Trois années chez nos cousins d'Amérique s'offraient à moi. J'allais au-devant d'une expérience culinaire excitante et mystérieuse. Que pouvaient donc manger nos cousins d'Amérique ?

Étranger était cet univers de démesure et d'imagination sans limite. Si je n'eus aucune appréhension à me laisser attirée et subjuguée par la nouveauté, je fus propulsée dans l'antre de l'ogre USA sans me douter qu'il allait m'engloutir sans autre forme de procès diététiquement parlant.

Pourtant, on m'avait mise en garde. J'avais posé les pieds sur le territoire de la malbouffe et grands seraient comme des immeubles de plusieurs étages les pièges tendus aux quatre coins des rues.

Aux États Unis, lorsque tu te retrouves à deviser de choses et d'autres autour d'un café « jus de chaussette » ou autour d'un pot avec des ressortissants étrangers, il règne une étrange légende urbaine. Sans vergogne, on te raconte que tout individu de nationalité autre qu'américaine et normalement constitué prend d'emblée trois kilos en posant seulement les pieds sur le territoire du nouveau continent. Lorsque j'entendis pour la première fois cette affirmation surréaliste, je crus que l'on se moquait de moi, ni plus ni moins.

— C'est un bizutage ? dis-je avec naturel et en souriant.

Mais devant les grands yeux ronds qui me dévisageaient, le silence qui ne tarda pas à s'installer et l'expression dramatique qu'affichait mon interlocutrice, je n'eus d'autre courage que de rajouter :

— Euh..., ce n'est pas une blague ?

Pour parler franchement, il faut avouer que ma supérieure, dont j'avais reconnu d'emblée son honnêteté, était saine de corps et d'esprit et que je lui accordais toute ma confiance. Comment aurais-je pu mettre sa parole en doute ? L'espace d'un court instant, tout fut un peu confus dans ma tête. Étais-je l'objet d'une farce dirigée à mon encontre ? Et diable pour quelle raison ? Qu'avais-je fait ?

Mais lorsque tu te retrouves en territoire inconnu, à l'étranger entre autre, ton cerveau fonctionne beaucoup plus vite qu'à l'ordinaire. Car il a un besoin constant de s'adapter. À tout. Ainsi, en un quart de seconde, mon cerveau reprit le contrôle.

— Pardonnez-moi madame Christine, mais les adultes se racontent souvent des histoires pour ne pas affronter leur propre réalité. C'est comme ça. Je ne crois pas que l'air soit moins pur en Amérique qu'en Europe ou ailleurs.

Je n'étais pas dupe de la réalité. On ne grossit pas en changeant de continent. On s'aligne sur nos faiblesses. À savoir dans ce cas : la gourmandise sans limite. Voilà pourquoi il se racontait cette idiotie monumentale dans les couloirs des expatriés. Dieu leur pardonnera.

La légende urbaine des trois kilos aurait dû éveiller ma conscience. On ne pose pas impunément ses valises sur le territoire américain pour une longue période sans en subir les effets. Tout acte engendre des conséquences.

Le tout premier endroit que je fus tenue de fréquenter régulièrement et pour toutes sortes de transactions fut l'hypermarché *Wallmart*. Cet immense temple du Tout. On y trouve tout ce dont on a besoin et plus encore. On y fait ses courses, on y paie ses multiples factures avec des *money orders*, on y recharge